

DANIELLE DUMONTET

## La revue *Vice Versa* et le procès d'autonomisation des 'écritures migrantes'<sup>1</sup>

---

### Zusammenfassung

*Auch wenn wir heute davon ausgehen können, dass die Werke der écritures migrantes in Quebec institutionelle Anerkennung erfahren haben, wovon u. a. die bis zum heutigen Tag veröffentlichte Sekundärliteratur zeugt, ist es Ziel des vorliegenden Beitrags, die Rolle der Akteure, die entscheidend zu diesem Autonomisierungsprozess beigetragen haben, und in diesem Zusammenhang insbesondere die Rolle der Zeitschrift Vice Versa zu untersuchen. Obgleich sich in der Tat in den letzten Jahren zahlreiche Veröffentlichungen der Bedeutung der Zeitschrift und dem Konzept der transculture gewidmet haben, ist es wichtig, auf den Anteil zurückzukommen, den die Zeitschrift am Ausarbeitungsprozess der Migrationskonzepte eingenommen hat, denn diese haben wiederum entscheidend die Literatur Quebecs beeinflusst und aus dem literarischen System Quebecs ein Ort des Experimentierens gemacht. Der vorliegende Artikel wird daher einerseits die Auswirkungen der Interaktion zwischen Autoren und Intellektuellen zunächst italienischer und später auch anderer Herkunft und Autoren und Intellektuellen Quebecs untersuchen. Andererseits wird es darum gehen, die Beziehungen zwischen der Zeitschrift und der Literatur zu analysieren, um besser verstehen zu können, inwiefern von Vice Versa als einem Ort der Autonomisierung der écritures migrantes gesprochen werden kann.*

### Abstract

*If we can affirm today that migrant literatures in Quebec have gained institutional recognition as demonstrated by the critical work devoted to its discussion, this article will analyze the role of the agents who have contributed to the process by which these literatures have come into their own and, in this context, particularly the role played by the magazine Vice Versa. As a matter of fact, even though the publications dedicated to the journal and to the concept of transculturalism have been numerous in these past*

---

1 La rédaction de cet article a été réalisée après un long séjour à la bibliothèque nationale du Québec en 2013, effectué grâce à une bourse de recherche du gouvernement du Canada. À cette occasion, je souhaite remercier le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCO) à l'Université du Québec à Montréal et son directeur, le professeur Daniel Chartier, pour son soutien indéfectible ainsi que le personnel de la collection nationale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, qui m'a cordialement accueillie et aidée dans mes recherches.

*years, we consider it to be important to come back also on the role played by Vice Versa in the process of elaborating migratory concepts which impact Quebec's literature and have turned Quebec's literary field into a place of experimentation. This article will, on the one hand, highlight the effects of the dialog, once there is one, between authors and intellectuals of first Italian and then also of other origins, and authors and intellectuals from Quebec. In addition, the article will analyze the relationships between the magazine and literature in order to better understand in how far Vice Versa has truly been the place where migrant literatures have come into their own.*

### **Résumé**

*Si nous pouvons affirmer aujourd'hui que les 'écritures migrantes' au Québec ont connu une reconnaissance institutionnelle comme le démontrent les ouvrages publiés jusqu'à ce jour, nous aimerions dans cette contribution analyser le rôle des agents ayant contribué à leur procès d'autonomisation et dans ce contexte tout particulièrement le rôle joué par la revue Vice Versa. En effet, même si, ces dernières années, les publications consacrées à la revue et au concept de transculture ont été très nombreuses, nous pensons qu'il serait important de revenir aussi sur la part tenue par la revue dans l'élaboration des concepts migratoires qui contamineront la littérature québécoise et feront du champ littéraire québécois un lieu d'expérimentation. Cet article essaiera d'une part de voir les effets du dialogue, lorsque dialogue il y a, entre auteurs et intellectuels d'origine italienne au départ, d'origines diverses par la suite, et auteurs et intellectuels québécois. Par ailleurs, il s'emploiera à analyser les relations entre la revue et la littérature pour mieux comprendre en quoi Vice Versa a été véritablement le lieu d'autonomisation des 'écritures migrantes'.*

---

### **La canonisation des écritures migrantes**

Dans le volume, *Histoire de la littérature québécoise*, paru en 2007 et rédigé par Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, le chapitre 4 de la dernière partie intitulée « le décentrement de la littérature (depuis 1980) » est consacré à 'l'écriture migrante'. Dans ce petit chapitre, les auteurs reviennent sur les conditions d'émergence de ce phénomène particulièrement visible au Québec dans les années 80 du siècle dernier, mais tout aussi symptomatique des flux migratoires du monde moderne et de ses effets qui en résultent sur l'écriture littéraire. Ils citent l'impact des théories postmodernes avec les travaux de Jean-François Lyotard, des théories postcoloniales avec les travaux d'Édouard Saïd ou encore des essais d'Édouard Glissant sur la créolisation. Mais pour ce qui est du Québec proprement dit, ils insistent sur l'importance de la revue transculturelle, *Vice Versa*, sur les débats qui écloront dans sa mouvance à l'intérieur et à l'extérieur du magazine. Après avoir confirmé l'institutionnalisation de 'l'écriture migrante' et présenté ses principaux

représentants, les auteurs de ce chapitre concluent en signalant une certaine saturation de la catégorie, une saturation qu'ils constatent d'une part chez des auteurs qui ont été classés dans cette case comme Ying Chen par exemple, et chez des critiques qui ont largement contribué à son intronisation, comme Simon Harel et Pierre Nepveu. L'importance du magazine transculturel *Vice Versa* né en 1983 est donc officiellement reconnue par l'institution littéraire, tout comme les écritures migrantes même si le chapitre qui leur est consacré pourrait laisser penser qu'on n'accorde à ce phénomène qu'une importance mineure.

Si les discussions autour de 'l'écriture migrante' ont pu aboutir à sa reconnaissance institutionnelle, nous pensons que c'est avant tout pour deux raisons, l'une provenant de la nature même du système littéraire québécois, un système relativement jeune au nombre limité d'acteurs, qui manifestait peut-être là pour la première fois son émancipation du système des littératures francophones en se recentrant sur lui-même, en voulant se constituer lui-même en centre avec une ou des marges, l'autre provenant du fait que la période historique du Grand Récit national québécois touchait à sa fin et ouvrait une nouvelle ère dans la périodisation de la littérature québécoise, celle d'une ouverture à l'étranger, à l'autre, et ce dans une perspective mettant en relation l'identitaire et le littéraire.

Deux ouvrages parus au début des années 2000 confirment notre première assertion, selon laquelle le système littéraire québécois constitué en centre accepte des marges, il s'agit pour le premier de l'étude de Clément Moisan et Renate Hildebrand parue en 2001, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, pour le deuxième du *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec 1800-1999* publié par Daniel Chartier aux éditions Nota bene en 2003. La prise en compte de l'historicité du phénomène des écritures migrantes montre bien dans les deux ouvrages qu'il y a nécessité de revoir, voire de réécrire l'histoire littéraire québécoise. Dans un texte paru en 2008, *Écritures migrantes et identités culturelles*, Clément Moisan revient sur les raisons légitimes, selon lui, de rédiger une histoire littéraire uniquement consacrée aux 'écritures migrantes' et sur le sens à donner au mot 'étranger' qu'il avait placé dans le titre de sa première étude et qui a donné lieu à de nombreuses polémiques, en particulier autour de la notion de littérature nationale. Comme nous le constatons, la discussion reste toujours ouverte. Toutefois, nous ne voulons pas revenir sur les bien-fondés des polémiques, mais sur les agents ayant contribué au procès d'autonomisation des 'écritures migrantes' et analyser dans ce contexte le rôle de la revue *Vice Versa*.

### **Le rôle de la revue *Vice Versa***

Dans un numéro de la revue *Globe* paru en 2011 consacré aux revues culturelles du Québec, Michel Nareau constate dans son introduction que, si certaines études ont été privilégiées, telles les prises de position discursives et idéologiques des revues ou bien leur effet d'accélération dans les transformations intellectuelles ou sociales, des lacunes persistent, d'autant que les études tiennent rarement compte

de la revue en soi, mais plutôt des idées qu'elle véhicule et des transferts réalisés : « la plupart du temps, le périodique sert de support documentaire à des propositions qui auraient pu apparaître ailleurs, du moins c'est ce que l'analyse postule » (Nareau 2011, 15).

Si, aujourd'hui, nous prenons comme objet d'étude le magazine transculturel *Vice Versa*, c'est avant tout pour essayer de l'aborder selon un angle d'approche autre que le paradigme 'transculturel' très à l'honneur dans les nombreuses études parues ces dernières années. En effet, comme le fait d'ailleurs remarquer Michel Nareau « les travaux récents sur les revues culturelles québécoises se sont souvent attardés à la question transculturelle et à la redéfinition de l'identité du Québec » (Nareau 2011, 19). Parmi les dernières parutions qui ont eu la revue *Vice Versa* pour objet, il nous faut mentionner en premier le volume des actes d'un colloque tenu à Rome le 25 novembre 2005, paru sous la direction d'Anna Paola Mossetto, *Le projet transculturel de Vice Versa* en 2006 aux éditions Pendragon, auquel participent deux des membres fondateurs de la revue, Lamberto Tassinari et Fulvio Caccia, ainsi que Régine Robin qui fut membre du comité de rédaction, et Pierre Nepveu, qui, comme le note Gilles Dupuis dans sa note critique « *Vice et Versa*, dix ans après », est « le seul Québécois issu de la majorité francophone d'origine canadienne-française » à avoir été invité à participer au colloque (Dupuis 2010, 189). Anna Paola Mossetto insiste dans son introduction sur la nécessité de dresser un bilan de cette entreprise transculturelle représentée par la revue encore peu étudiée à cette époque. Il est en effet intéressant de constater que cette revue qui a été considérée comme le berceau des 'écritures migrantes' connaît un regain d'intérêt alors que le concept même des 'écritures migrantes' tel qu'il a été développé dans la mouvance de la transculture peut être aujourd'hui considéré comme dépassé. Parmi les contributions de ce volume, nous retiendrons ici les articles de Lamberto Tassinari sur « le sens de la transculture », de Régine Robin avec « *Vice Versa* : un échec productif » et de Pierre Nepveu sur « *Vice Versa* ou la déstabilisation des lettres québécoises ». Lamberto Tassinari, en retraçant l'histoire et la genèse de cette aventure que fut la revue, affirme que dans le contexte de l'époque il peut dire aujourd'hui que les membres fondateurs se plaçaient « plus ou moins consciemment, en avant-garde du mouvement migratoire au Canada » et qu'ils se voyaient, sans jamais l'affirmer, « comme sa conscience révolutionnaire » (Tassinari 2006, 21). Insistant sur l'aspect politique de la démarche transculturelle, il ne peut que constater l'échec de cette perspective. Régine Robin, quant à elle, choisit une démarche autobiographique, expliquant ses recherches de l'époque qui étaient de plusieurs ordres, l'un personnel, à savoir la réappropriation de son identité juive longtemps masquée, l'autre personnel certes, mais aussi académique, une réflexion sur les langues et les identités. Ses préoccupations personnelles sont donc à l'opposé des préoccupations identitaires qu'elle rencontre au Québec où « l'identité est trop souvent vue comme une donnée substantifiée » et où « langue et identité coïncident, de même que langue, identité et culture » (Robin 2006, 73). C'est donc dans ce contexte que Régine Robin participe à

l'aventure de *Vice Versa* qui deviendra le lieu « où l'on pouvait se sentir chez soi sans être enfermé dans un carcan identitaire » (Robin 2006, 76). D'ailleurs ses propres contributions à la revue, avec des textes fictionnels et essayistes sur la question de la langue, des identités plurielles ou de l'américanité du Québec, un thème nouveau alors et à ne pas confondre avec l'américanisation, sont le témoignage vivant de ce laboratoire de la postmodernité et de la transculture qu'est alors la revue. C'est dans ce sens et dans cette quête qu'elle considère l'échec du magazine transculturel comme un échec très productif.

Pierre Nepveu essaie dans son article de mesurer l'impact de l'aventure *Vice Versa* sur la littérature québécoise. Pour lui, « la majeure partie de l'intelligentsia québécoise est demeurée à distance de la revue, y voyant surtout un curieux phénomène, un étrange objet dont on ne savait trop que faire » (Nepveu 2006, 83). L'explication à cette indifférence viendrait, selon lui, d'une part du conservatisme du milieu universitaire et d'autre part du fait que la revue a un aspect trop beau, trop léché qui laisserait supposer qu'il s'agit plutôt d'un magazine dont l'effet escompté serait d'ordre médiatique plus qu'intellectuel. Pour lui toujours, la revue serait en partie responsable de cet accueil mitigé, vu « sa personnalité extrêmement composite, voulant jouer de tous les registres, de tous les genres, de tous les contenus et de plusieurs langues » (Nepveu 2006, 84), vu aussi la manière plus implicite qu'analytique d'appréhender le concept-clé du magazine, le concept de transculture. Et enfin les problématiques abordées dans la revue ne correspondent pas à une littérature québécoise à caractère mortifère qui se cherche après le référendum perdu de 1980. Mais la conclusion qu'il tire de ses assertions est la suivante : « si *Vice Versa* ne paraît pas influencer directement et explicitement une large part (et non la moindre) du milieu intellectuel québécois de l'époque, elle n'en agit pas moins par rayonnement et capillarité, et la dénégation dont elle est l'objet chez plusieurs ne fait que camoufler les enjeux culturels qui deviennent absolument centraux » (Nepveu 2006, 88-89). C'est donc pour Pierre Nepveu cet effet de capillarité qui génèrera une contamination des discours et provoquera la confrontation avec d'autres intellectuels venant de toutes les disciplines, faisant a posteriori de la pensée transculturelle de *Vice Versa* « une position d'avant-garde, peut-être la dernière vraie avant-garde qui se soit manifestée au Québec » ; il relativise cependant ajoutant que : « comme toute avant-garde, forcément animée d'un esprit utopiste, elle est apparue souvent impensable, du moins difficile à penser » (Nepveu 2006, 90).

Régine Robin revient, dans *Nous autres, les autres*, son essai de 2011 consacré à l'analyse de sa difficile relation avec le Québec, sur les arguments avancés par Pierre Nepveu dans cet article et ajoute qu'il ne faut pas oublier que « la revue était trilingue alors que la défense de la langue française était incontournable pour les intellectuels québécois » (Robin 2011, 282). Elle confirme à la suite de Pierre Nepveu l'influence oblique ou indirecte de la revue sur les discours des intellectuels québécois, en relation avec la question de la nationalité ou/et de la territorialité de la littérature.

Parmi les intellectuels québécois qui vont s'intéresser de près à la question des 'écritures migrantes', nous mentionnerons Pierre Nepveu, Clément Moisan dont nous avons déjà cité les efforts pour situer l'écriture migrante dans une perspective d'historiographie littéraire et Simon Harel qui sera un des théoriciens de la question des 'écritures migrantes' en relation avec la question problématique de la nationalité et du territoire québécois. Ce dernier reviendra à plusieurs reprises sur ces questions dans ses essais comme *Les Passages obligés de l'écriture migrante* paru en 2005, ou encore dans un essai dans lequel il affine sa réflexion, *Braconnages identitaires : un Québec palimpseste*, paru en 2006, qu'il avait abordée dans une série de conférences publiées dans la revue *Liberté* en 2004 et 2005.

Donc, comme l'avancé Pierre Nepveu et comme le confirmeront par la suite Régine Robin et Simon Harel, le travail amorcé par les différents rédacteurs de la revue transculturelle *Vice Versa* venus de toutes les directions et de toutes les disciplines aura de nombreuses retombées non seulement chez les intellectuels québécois et dans les discours identitaires, mais aussi sur l'appréhension et le fonctionnement des champs littéraires français et québécois, imposant la nécessité de revoir les procédures d'entrée des littératures migrantes dans les systèmes littéraires. C'est en cela que Régine Robin voit en l'échec de la revue un échec très productif, assertion qu'elle reprend dans son dernier essai *Nous autres, les autres* :

Notre échec fut, malgré tout, très productif. Même si nous n'avons pas été compris, nous avons développé une pensée qui a l'avenir pour elle dans tous les pays devenus des pays d'immigration, une pensée qui taraude toutes les identités fixistes. Nous ne nous faisons pas une idée utopique, lyrique de la transculture, mais nous savions que nous avons l'avenir pour nous à long terme, à très long terme. À coup sûr, nous avons constitué un véritable cheval de Troie dans l'institution littéraire québécoise et son récit national (Robin 2011, 283).

Un autre volume sera publié sous la direction de Fulvio Caccia en 2010, *La Transculture et ViceVersa*, suite à un colloque organisé à l'université Concordia à Montréal en 2007 à l'occasion du dixième anniversaire de la disparition de la revue ; le colloque avait réuni les principaux membres fondateurs, un certain nombre de collaborateurs graphistes, essayistes, écrivains et autres autour du thème : « Diversité culturelle et transculture ou Vice Versa. Qu'est-ce que la transculture aujourd'hui ? ». Dans ce volume qui compte un nombre important de contributions, nous pouvons remarquer une grande variété des angles d'approche qui rappelle l'esprit de la revue qui ne voulait privilégier aucun genre, donnant la parole aux poètes, aux écrivains, aux essayistes. En effet, ce volume rassemble des textes de fiction, comme le texte placé en ouverture de l'écrivain-géographe Jean Morisset, collaborateur actif lui-même du magazine ; ce texte, *Mémoire de la terre en marche*, repense, retrace la longue histoire du territoire des Canadiens français et de ses habitants et, comme le

veut l'esprit *viceversien*, refuse l'appartenance à un seul genre, se voulant à la fois texte-poème, texte historique, texte géographique, texte de géopoétique, ainsi que le conte de Myriame El Yamani qui clôt le volume. D'autres textes dans la séquence mémorielle ainsi dénommée par Fulvio Caccia dans l'avant-propos ont plutôt le caractère de témoignages, tels les textes de Bruno Ramirez ou de Robert Berrouët-Oriol, tous deux anciens collaborateurs à *Vice Versa*. La plus grande partie du recueil est réservée à la partie intitulée *Transcultures* qui regroupe sept contributions « majeures » d'après Fulvio Caccia, toujours dans son avant-propos, parmi lesquelles nous pouvons citer un texte généalogique du concept de transculturation par Walter Moser ou un autre article de Simon Harel, dans lequel il rend hommage aux auteurs italo-québécois dans la genèse des concepts migratoires au sein de la littérature québécoise.

C'est donc dans ce contexte que nous aimerions revenir aux débuts du magazine transculturel pour essayer de voir quelle part il a tenu dans l'élaboration de tous ces concepts migratoires.

### **Un retour en arrière : les débuts de *Vice Versa* (1983-1985)**

Dans son article « La ville continue. Montréal et l'expérience transculturelle de *Vice Versa* », Lamberto Tassinari s'attarde sur les débuts du magazine, rappelant que le groupe des fondateurs s'était constitué trois ans auparavant « autour de la revue (publiée en trois langues) *Quaderni Culturali*, née dans la marge intellectuelle et ouvriériste de la communauté italienne » (Tassinari 1989, 57). Deux positions s'affrontaient alors : la première postulait une revue engagée de gauche, distribuée gratuitement, s'adressant aux immigrants, particulièrement aux Italiens de la deuxième génération ; la deuxième exigeait une sortie du ghetto des immigrants, annonçait la nécessité de réfléchir sur la question de l'ethnicité de manière non plus univoque, mais en intégrant l'ensemble de la société québécoise. La nouvelle revue ne voulait donc plus s'adresser uniquement aux immigrants italiens, mais elle entendait prendre pour public cible l'ensemble de la société québécoise, elle conservait le principe du trilinguisme, et en choisissant un titre latin, évacuait le problème de la langue. Le magazine *Vice Versa* voyait le jour. Le premier numéro lancé à la Bibliothèque nationale à Montréal suscite un grand intérêt de la part des médias qui manifestent « de la curiosité, de l'intérêt mais aussi de la surprise à l'endroit de ces immigrants qui immergeaient dans le domaine de la culture » (Tassinari 1989, 58). Toutefois, l'accueil fut partagé, avec d'un côté ceux qui craignent la contamination de la pureté québécoise et de l'autre ceux qui, comme l'écrit Tassinari, sont « fatigués de l'idéologie nationaliste et de sa vision paroissiale de la culture, et voient en *Vice Versa* une manifestation d'exotisme salutaire voire, dans les meilleurs cas, la possibilité d'un changement profond dans la façon de percevoir la société québécoise et de faire vivre la culture » (Tassinari 1989, 58).

Le premier numéro qui voit le jour à l'été 1983, donne d'emblée le ton, consacré à Pier Paolo Pasolini, poète, journaliste, cinéaste, artiste franchissant les frontières,

toutes les frontières, il symbolise l'ouverture sur l'ailleurs, sur d'autres cultures et d'autres imaginaires. L'éditorial rédigé en français, en anglais et en italien précise les objectifs du nouveau magazine :

Renouvellement. Tel est le maître-mot de cette première édition de *Vice Versa*, un magazine qui a déjà une demi-vie derrière lui. En effet, les lecteurs qui ont suivi notre activité éditoriale depuis le début des *Quaderni culturali* auront remarqué la transformation que reflète ce présent numéro. Ils la noteront bien sûr dans le nouveau format et la conception graphique également dans les sujets abordés, sa composition linguistique, dans son équipe éditoriale et dans ses collaborateurs. Avec *Vice Versa*, nous continuons donc notre intervention sur le terrain que représente le point de jonction de divers univers culturels. Nous voulons enquêter, nous voulons retracer, nous voulons critiquer, nous voulons rire, nous voulons imaginer; tout ceci à travers un modèle souple, qui peut porter tant la marque de l'intellectuel inspiré, de l'émigrant fraîchement débarqué ou du Québécois de vieille souche. Un modèle souple et mobile dont les frontières sont vastes comme celles de l'émigration. Bien sûr, cet effort part d'abord et avant tout des besoins des rédacteurs qui ont la plupart un pied dans la réalité italo-québécoise et les deux autres dans celle nord-américaine. (VV, vol. 1, n° 1, été 1983)

Les objectifs sont clairement définis : les frontières entre les univers culturels seront abolies. Dès le premier numéro, la revue entend dépasser les frontières des genres et intégrer aussi des textes de fiction, ce seront ici deux poèmes de Fulvio Caccia, l'un étant extrait d'un recueil paru aux éditions Triptyque/Guernica, l'autre d'un recueil en préparation ; ils ont pour thème l'exil, le retour difficile de ces « fantassins de l'exil » au pays natal et établissent un va-et-vient entre le lieu du départ et le lieu d'arrivée, Montréal avec le boulevard St-Laurent et la rue St-Denis, insistant sur les changements intervenus chez « ces fantassins de l'exil » que le départ aura définitivement changés, faisant d'eux des étrangers où qu'ils soient. Un autre article rédigé en italien par Tassinari est consacré à la représentation de la pièce de théâtre de Marco Micone, *Addolorata*, au café-théâtre de La Licorne. Pour l'auteur de la critique, cette pièce politique jette un regard nouveau sur les problèmes liés à l'immigration et présente une nouvelle forme de la culture immigrée. Toujours dans le premier numéro, Antonio d'Alfonso nous livre un compte-rendu de la pièce de Marco Micone, *Gens du silence*, et insiste sur le fait qu'il s'agit là de la première pièce sur les Italiens, pièce éminemment politique selon d'Alfonso, pour qui Micone élève le monde particulier de l'immigrant au niveau de la « culture immigrée » universelle. Dans le numéro 3 de décembre 1983/janvier 1984, Fulvio Caccia s'entretient avec Marco Micone autour de la problématique de la langue de l'écrivain immigré. L'introduction à cette interview rédigée par Caccia inscrit la littérature de



l'immigration dans la perspective de la littérature mineure selon Deleuze et Guattari qui seront dans les numéros à venir les référents de prédilection :

Un écrivain est en effet toujours un immigrant qui parle une langue différente, autre, même dans sa propre langue. Quand à cela s'ajoute le souvenir du départ réel, historique, de sa terre natale, commence alors un autre itinéraire. C'est celui de la résurgence de ce premier départ comme métaphore dans l'écriture. Le théâtre de Micone est à divers degrés une liquidation de ce départ, de ce voyage initial. Voilà pourquoi, selon moi, il s'inscrit dans la perspective d'une littérature mineure qui, comme le soulignent Deleuze et Guattari « ne qualifie plus certaines littératures mais les conditions révolutionnaires de toute littérature au sein de ce qu'on appelle la grande (ou établie) ». N'est-ce pas là d'ailleurs la situation même de la littérature québécoise, arrachée au silence du colonisé ? Cet extrait d'entrevue sera publié intégralement en compagnie d'autres entretiens d'auteurs d'origine italienne sous le titre *Itinéraires* chez Guernica. Sa parution est prévue pour 1984. (Caccia, dans : *VV*, vol. 1, n° 3, décembre 83/janvier 1984, p. 4)

Dans les numéros 5 et 6 de juin/juillet 1984, un article de Claude Beausoleil, lui-même professeur, poète et critique québécois, est consacré au mythe de l'ailleurs dans la littérature québécoise qui s'alimente de partout selon lui, un thème qu'il reprendra dans un autre numéro de mai/juin 1985, rédigé presque exclusivement en anglais. Dans ce numéro, Claude Beausoleil explique ce qu'il entend par « le mythe de l'ailleurs » dans la littérature québécoise et procède à un collage d'extraits de textes d'auteurs québécois, parmi lesquels Hubert Aquin, Nicole Brossard, Émile Nelligan, Pierre Nepveu, Claude Beausoleil, Louis Desjardins etc.

Le mythe de l'ailleurs de Claude Beausoleil : l'ailleurs, l'écartèlement, le sud hantent l'imaginaire de la littérature québécoise, les livres discutent souvent de cette fuite vers les montagnes du nord ou vers les autoroutes du sud et c'est toujours le même recommencement des choses qui s'effectue, un mythe est au centre de ces ramifications, celui de l'effleurement épidermique des consciences, il y a une sorte de beauté dans ces fuites éperdues, ici partir c'est souvent exister, ici écrire c'est souvent s'enfuir – en nous-même, dans le territoire du langage, dans l'inventé –, la littérature québécoise s'alimente de partout (courants formels européens, beat-generation américaine, philosophies orientales...), il y a je crois une sorte de mixture opératoire qui donne à la littérature québécoise un état particulier de frémissement, l'ailleurs est toujours là pour soulever nos peaux et nos rêves, pour inquiéter nos certitudes, pour nous permettre de survivre sans territoire, vouée à l'imaginaire voilà le

destin d'une littérature mineure minant la langue et traversant les doses d'inouïs. (Claude Beausoleil, dans : *VV*, May/June 1985, p. 19)

Dans les numéros 5 et 6 de juin/juillet 1984 se trouve une critique de Pierre Monette, lui-même Québécois et professeur de littérature dans un CEGEP, dans laquelle il insiste sur l'importance à donner au texte de Jean Jonassaint, *La déchirure du (corps) texte et autres brèches*, un texte-collage résultant de son mémoire de maîtrise qui a été publié aux éditions Dérives/Nouvelle Optique en 1984. Pierre Monette conclut sa critique en reconnaissant « qu'il faudrait admettre le profond métissage qui fonde la culture québécoise et qui permet l'émergence d'une écriture abandonnant la petitesse du nationalisme » (Pierre Monette, dans : *VV*, Vol. 1, n<sup>os</sup> 5-6, juin/juillet 1984, p. 25). Ce bref aperçu des premiers numéros de *Vice Versa* démontre l'intérêt porté par les rédacteurs du magazine aux textes de l'ailleurs, mais d'un ailleurs qui se trouve au sein de la société québécoise.

Le numéro 3 de mars/avril 1985 est presque entièrement consacré au colloque organisé par Sherry Simon sur le thème « Écrire la différence ». Ce numéro a, pourrait-on dire, constitué une plate-forme aux littératures des minorités. Il est d'ailleurs fort symbolique que ce soit Sherry Simon, professeur de traduction à l'université de Concordia, Montréal et s'intéressant aux phénomènes de transferts culturels et à l'hybridité culturelle de manière générale, qui ait organisé le colloque. C'est par la bande que l'écriture des minorités arrive sur le devant de la scène culturelle, par l'intermédiaire d'un professeur anglophone, travaillant dans une université bilingue et organisant un colloque auquel participent des auteurs italo-québécois, Fulvio Caccia, Marco Micone, Antonio d'Alfonso, Filippo Salvatore, un jeune intellectuel Haïtien, Jean Jonassaint qui s'est fait connaître comme l'éditeur d'une revue interculturelle *Dérives* (1975-1987), une Française devenue Québécoise, professeur dans une université montréalaise, l'UQÀM, qui a déjà beaucoup de publications scientifiques à son compte et qui s'aventure dans le monde de la fiction avec entre autres *La Québécoise* (1983), Régine Robin et un seul Québécois, Pierre L'Hérault, lui-même professeur à l'université de Concordia où il enseigne la littérature et la culture québécoises. Dans l'introduction, Sherry Simon situe la problématique du colloque, se demandant comment situer 'l'écriture de la différence' dans le contexte québécois :

Si durant les trente ou quarante dernières années la seule communauté immigrante à avoir produit un corpus identifiable au Québec a été la communauté juive (et cette littérature a été produite en anglais dans un contexte canadien), on assiste actuellement à l'émergence de productions en français qui revendiquent en même temps l'appartenance à la culture québécoise et la différence de l'origine. Quelques noms d'auteurs qui se situent dans cette perspective: Marco Micone, Fulvio Caccia, Régine Robin, Jean Jonassaint, Gérard Etienne. Il se crée également des structures de production et de distribution d'œuvres d'écri-

vains de certains groupes minoritaires. Ce sont les communautés italiennes et haïtiennes qui, pour des raisons historiques et sociales surtout, sont actuellement les plus présentes sur la scène culturelle. On connaît bien les productions de la communauté haïtienne surtout par l'entremise de la maison d'édition Nouvelle-Optique. Les écrivains d'origine italienne, par le truchement de la revue *Vice Versa* et de la maison d'édition Guernica, interviennent d'une manière énergique dans le monde littéraire québécois. (Simon, dans : *VV*, Vol. 2, n° 3, mars/avril 1985, p. 9)

Parmi les contributions, citons celle de Fulvio Caccia « Langues et minorités » dans laquelle il précise ce qu'il entend par la « littérature d'immigration », il rappelle que pour lui, conformément aux thèses développées par Deleuze et Guattari, il préfère employer le concept de « littérature mineure », car, pour lui, l'intellectuel immigré dans son devenir minoritaire se retrouve être le miroir du Québécois ; ou bien encore celle de Jean Jonassaint a pour intitulé « Pour Patrick Straram » dont nous savons qu'il a été dans sa jeunesse proche des Lettristes à Paris et qu'il a connu Guy Debord et Michèle Bernstein aux tout débuts de l'Internationale situationniste, avant de quitter Paris pour le Canada et de s'installer à Montréal. Patrick Straram, alias le Bison ravi (anagramme de Boris Vian), un pourfendeur des préceptes des cultures établies, un déambulateur entre les genres, symbolise ici la situation de l'écrivain émigré ou bien des écrivains des minorités ou surtout des écrivains de la différence. Jonassaint se demande dans son article comment l'ethnie, la race peuvent encore être considérées comme des critères permettant de définir l'appartenance à la littérature québécoise, il s'agit donc pour lui de sortir de l'ethnocentrisme et de penser « le Québec non plus comme français, triste fable colonialiste, mais comme pluriel, espace géopolitique ouvert à de multiples influences [...]. En ce sens, il n'existe pas une littérature québécoise mais des littératures québécoises d'époques, et de registres différents, entre autres » (Jonassaint, dans : *VV*, Vol. 2, n° 3, mars/avril 1985, p.13). En définitive, pour Jean Jonassaint, l'identité ne serait-elle pas tout simplement une illusion ? Telle est la question qu'il se pose.

L'article de Marco Micone « La culture immigrée » expose les difficultés d'intégration des immigrants de sa génération qui ont subi la volonté d'assimilation du système scolaire québécois, sans qu'il y ait eu la prise en compte ou la reconnaissance de la culture immigrée, concept qui lui est cher. Pierre L'Hérault constate que le mouvement vers la différence n'est pas nouveau, ce qui l'est par contre, c'est la généralisation du questionnement auquel il donne lieu : « l'interrogation est ici radicale car elle remet en cause le discours théologique, monolithique, immuable et éternel, et patriarcal, dans lequel a été coulé le discours nationaliste qui fondait la vision que la majorité avait d'elle-même et de ses rapports avec les autres, rapports essentiellement d'exclusion, de rejet du dissemblable » (L'Hérault, dans : *VV*, Vol. 2,

n° 3, mars/avril 1985, p. 16). Pour lui, la conception qu'ont les intellectuels québécois du corpus littéraire, est une conception marquée par la fermeture, il faudra par conséquent faire éclater la notion de corpus et accepter dans un travail d'appropriation/désappropriation la reconnaissance (positive) des échanges inter-culturels. Dans une contribution intitulée « La différence quand même », Régine Robin s'oppose à l'idée exprimée par Jean Jonassaint selon qui l'identité ne serait qu'une illusion et se donne en exemple concret avec ses identités multiples :

Je me retrouve devant un choix quand même assez impressionnant, une Française au Québec, une Juive française au Québec, une Française juive au Québec, une Juive française d'origine polonaise au Québec, une Québécoise d'origine française, une Québécoise d'origine polonaise née en France (pour pasticher le livre célèbre de P. Goldmann), une Canadienne d'origine française... (Robin, dans : *VV*, Vol. 2, no 3, mars/avril 1985, p. 17).

Il s'agit pour elle d'empêcher toute reterritorialisation que ce soit, « de faire se rejoindre dans l'écriture, la parole immigrante et la parole migrante » (Robin, dans : *VV*, Vol. 2, n° 3, mars/avril 1985, p. 19). En définitive, il n'y a pas pour Régine Robin de différence entre l'écrivain des minorités et l'écrivain tout court. Filippo Salvatore fait d'un métissage culturel la base du renouveau du Québec d'aujourd'hui dans « Le métissage : le défi d'avenir du Québec » et se demande « à quel moment un immigrant cesse-t-il d'appartenir à une communauté culturelle pour devenir québécois ? Rien n'est moins clair, mais ce qui est sûr c'est qu'il est encore normal au Québec dans l'esprit du citoyen moyen que pour appartenir il faille avoir un nom à consonance française » (Salvatore, dans : *VV*, Vol. 2, n° 3, mars/avril 1985, p. 20). Dans « Je suis duel », dédié à Patrick Straram, Antonio d'Alfonso parle de lui-même : « j'écris en français pour le Québécois, en anglais pour les Anglophones de l'Amérique du Nord, en italien pour les Italiens d'Italie et de partout ». Il conclut son article par la belle phrase : « je suis une autre voix qui vient par une autre voie » (D'Alfonso, dans : *VV*, Vol. 2, n° 3, mars/avril 1985, p. 21).

Ce numéro de *Vice Versa* entièrement consacré à l'écriture des minorités au Québec peut être considéré comme la pierre d'angle qui connaîtra ses prolongements dans les discussions autour de la traduction, de l'hybridité culturelle, de l'hybridité linguistique, de la créolisation des textes et de la langue, discussions qui feront du champ littéraire québécois un laboratoire permettant d'analyser les poétiques mises en œuvre dans les textes des littératures de l'immigration et de s'interroger sur les modalités d'entrée de ces mêmes littératures dans les systèmes littéraires.

Nous nous attarderons sur un autre numéro de *Vice Versa* de cette première période, le numéro 4 de juin/juillet 1985 consacré à la transculture, concept sur lequel Tassinari revient dans son éditorial, précisant que :

En 1983 nous l'avons élu ce mot transculture comme le seul correspondant au nouveau sens en train de s'exprimer dans l'expérience des émigrants comme dans la vie de tout autre individu, de plus en plus déraciné, en cette fin de siècle. À l'époque le terme transculture était déjà utilisé pour décrire et définir tout passage culturel et ses affections. Il était employé en psychiatrie et en anthropologie puis en art et en littérature. *Vice Versa* dans son titre même a voulu affirmer la force du mouvement et de la négation » (Tassinari, dans : *VV*, vol. 2, n° 4, juin/juillet 1985, p. 3).

Ce numéro est très symptomatique de la problématique ou des problématiques qui animent l'esprit de *Vice Versa* de cette époque : outre la réaffirmation de son appartenance à la transculture, concept dont l'historique sera plus clairement exposé ultérieurement dans le numéro 21 de novembre 1987, nous avons un entretien de Félix Guattari, un des maîtres à penser de la revue d'alors, mené par Fulvio Caccia et Lamberto Tassinari, une interview de Gérald Godin, poète, journaliste québécois et ancien ministre des communautés culturelles et de l'immigration, une interview qui symbolise tout particulièrement l'intérêt des rédacteurs de la revue pour les problèmes liés à l'immigration et qui donne la possibilité à une personnalité officielle du monde politique de préciser que le Québec doit désormais passer à une autre phase, celle de l'acceptation des différences, malgré les frictions entre la communauté québécoise et les nouveaux Québécois, frictions qui pourraient toutefois avoir des effets salutaires. Et enfin nous avons la présentation du volume *Quêtes*, une anthologie de textes réunis par Fulvio Caccia et d'Antonio d'Alfonso, regroupant dix-huit auteurs, poètes, dramaturges, cinéastes, romanciers d'origine italo-québécoise. Viennent s'ajouter des textes de fiction de l'écrivaine française Jeanne Hyvrard, du jeune Haïtien Jean Jonassaint et un essai du géographe québécois Jean Morisset.

Le numéro 5 d'octobre et novembre 1985 a pour thématique principale l'émigration, la culture de l'immigré, mais aussi la rencontre entre l'immigré et la société d'accueil. Nous retiendrons pour notre propos trois articles, le premier de Pierre Bertrand, philosophe québécois qui participe activement aux premiers numéros de *Vice Versa* et qui nous livre ici une réflexion sur la situation des immigrants, tels Fulvio Caccia, Bruno Ramirez et Lamberto Tassinari en qui il voit des individus « profondément cosmopolites, pas plus italiens que canadiens, mais entre les deux ». C'est cette situation de l'entre-deux qui leur donne la possibilité de porter un regard nouveau, « un regard de là-bas sur ici et le regard d'ici sur là-bas, et plus encore, un autre regard, absolument insaisissable, non-identifiable, d'aucun temps et d'aucun lieu [...] » et qui fait leur richesse (Bertrand, dans : *VV*, vol. 2 n° 5, octobre/novembre 1985, p. 18). Dans un entretien de Lamberto Tassinari avec l'auteur d'origine italienne Jacques Orlandini qui a publié son premier roman à Montréal en 1972, *Les rêves de tôle* aux éditions du dehors, il y est bien sûr question du système

littéraire québécois, de sa fermeture aux écrivains venus d'ailleurs, mais, comme le constate Orlandini, les changements, s'ils sont lents, sont irréversibles :

[...] et puis, après tout, je comprends très bien les raisons qui empêchent le système littéraire d'ici de s'ouvrir aux écrivains autres : ils ont eu et ont encore de la difficulté à se définir eux-mêmes, à saisir leur spécificité de québécois. Seulement une fois le problème d'identité réglé, avec l'acceptation du courant immigrant comme un des mouvements fondamentaux constituant la littérature québécoise, la querelle entre la vieille souche et la nouvelle souche cessera de nous inquiéter » (Orlandini, dans : *VV*, vol. 2, n° 5, octobre/novembre 1985, p. 21)

Dans un autre entretien avec Paul Tana, réalisateur italien du documentaire *Caffè Italia* qui met en scène la vie des immigrants de la deuxième génération, celui-ci insiste sur sa double appartenance, son appartenance à deux réalités sociales, à deux cultures : « Je suis un cinéaste québécois qui est en contact de par ses origines avec une culture qui n'est pas la culture québécoise mais qui lui appartient » (Tana, dans : *VV*, vol. 2, n° 5, octobre/novembre 1985, p. 24).

Après cet inventaire des numéros des deux premières années de *Vice Versa*, plusieurs conclusions s'imposent à nous : la première étant que les rédacteurs de *Vice Versa* déclinent tous leurs articles en fonction du concept-clé de leur magazine, la transculture ; l'autre que le magazine s'intéresse au plus haut point à l'immigration, mais à l'immigration ou à la culture immigrée vue avant tout d'un point de vue italo-québécois, en sont témoins les nombreux articles autour de Marco Micone. Mais ce qui frappe particulièrement le lecteur d'aujourd'hui, c'est que, si les auteurs des nombreux articles qui concernent les problèmes d'identité, sont principalement des Italo-Québécois, force nous est de reconnaître qu'une large place est faite à des auteurs québécois de souche qui ont une vision plus que critique du Québec de leur époque. Nous retiendrons également la place faite à la littérature de manière générale, avec les nombreux textes de fiction écrits par des auteurs de tous les univers culturels, avec les poèmes présents dans presque chaque numéro, avec toutefois une prépondérance des textes d'auteurs italo-québécois, comme ils sont alors nommés. Nous retiendrons en dernier lieu l'humour qui traverse les numéros de cette période dans la juxtaposition des illustrations et des textes, tout à fait dans l'esprit du slogan : *Vice Versa*, c'est le vice intelligent !

### ***Vice Versa* et la littérature / la littérature et *Vice Versa***

Depuis son apparition sur la scène médiatique québécoise, *Vice Versa* peut donc être considéré comme un magazine engagé, dont l'un des objectifs est de faire connaître les problèmes liés à l'immigration, problèmes et questionnements qui font de l'immigré un passeur entre les mondes et les cultures, l'autre objectif étant de se réclamer non plus d'une vision univoque de la culture, mais d'une vision plu-

rielle : ce qu'il documente en donnant la parole à des intellectuels venus d'ailleurs, à des intellectuels québécois qui s'interrogent sur les notions d'identité et de nationalisme, et c'est avant tout le magazine de l'ouverture, de l'ouverture à tous les univers culturels et à tous les genres.

Nous aimerions maintenant documenter dans cette partie la place faite à la littérature, à la littérature québécoise et à la littérature de l'immigration, comme elle est encore souvent nommée. Le numéro double 14/13 de février/avril 1986 est en ce sens un numéro-clé au sens où il présente un dossier : « 22 écrivains pris sur le vif, fiction, poésie, critique au Québec. » Ce numéro au titre évocateur se définit comme antiinstitutionnel, puisqu'il se déclare anti-anthologie : « le dossier que nous publions n'est pas une anthologie. Il ne prétend pas être représentatif de la production ni des courants et des tendances de la littérature québécoise actuelle. Il se veut plutôt une anti-anthologie, un recueil fortuit. Écriture mineure non pas au sens d'écrivains appartenant à une minorité, mais en tant qu'écriture souterraine, plus silencieuse, moins envahissante et officielle » (VV, n<sup>os</sup> 13-14, février/avril 1986). Les textes de fiction présentés sont le plus souvent rédigés en français, mais aussi en italien et en anglais. Parmi les auteurs des textes de fiction, nous retrouvons les membres fondateurs de *Vice Versa* avec Fulvio Caccia, Lamberto Tassinari, Antonio d'Alfonso, ainsi qu'un nouveau collaborateur, Wladimir Krysinski. Un bilan provisoire de la littérature québécoise qui est dressé par Patrick Coppens nous semble intéressant, ce dernier présente de manière succincte, mais très critique 28 livres québécois, parmi lesquels se trouvent des romans et nouvelles d'auteurs québécois de souche, ainsi que le recueil de nouvelles de Naïm Kattan, *La Reprise*, et le roman de Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Un autre article de ce numéro a attiré notre attention, il s'agit de l'article de Robert Berrouët-Oriol, poète haïtien, intitulé « Négrophilie, schizophrénie ou avatars de l'errance urbaine ». Celui-ci y fait la critique de deux romans haïtiens publiés en 1985, l'un à Montréal, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985) de Dany Laferrière, l'autre à Paris, *Manhattan blues*, de Jean-Claude Charles : ces deux romans représentent pour lui deux modes de traversée de l'espace urbain nord-américain, Montréal et New York, et sont significatifs par ailleurs d'une rupture avec les modèles dominants de la littérature haïtienne. L'auteur de l'article insiste tout particulièrement, dans le cas de Dany Laferrière, sur ce qui pourrait peut-être signifier la fin d'une « obscure quarantaine vécue par plusieurs créateurs venus d'ailleurs » avec l'émergence des éditions Guernica, des revues *Vice Versa* et *Dérives*. Dans sa conclusion, il se demande si nous avons là affaire à « une nouvelle fiction, une fiction du métissage culturel » (Berrouët-Oriol, dans : VV, n<sup>os</sup> 13-14, février/avril 1986, p. 59). Mais c'est un autre article de Robert Berrouët-Oriol qui sera ultérieurement partout cité comme étant l'article qui a été à l'origine de la création d'un nouveau concept, à savoir celui de « l'écriture migrante et de l'écriture métisse », concept qui aura le succès que nous savons. Mais regardons de plus près cet article intitulé « L'effet d'exil » paru dans le numéro 17 de décembre 1986/janvier 1987 : il s'agit à vrai dire de la critique du texte de Jean Jonassaint, *Pouvoir des mots, les maux du pouvoir*, paru en 1986, dont il

regrette la faible réception. Le titre de cet article traduit le double exil des écrivains haïtiens présentés par Jean Jonassaint dans son essai qui est également une anthologie : leur exil réel parce que vécu que ce soit en France, en Afrique, aux États-Unis ou au Québec, et l'exil dont certains de ces auteurs souffrent au Québec, le champ littéraire ayant de gros problèmes pour accueillir d'une part les voix d'ailleurs et d'autre part pour admettre qu'il est travaillé par des voix métisses. Il imagine la possibilité d'un « repositionnement du champ littéraire québécois travaillé par l'écriture migrante et l'écriture métisse » (Berrouët-Oriol, dans : *VV*, n° 17, décembre 1988/janvier 1989, p. 21). Il est certainement intéressant de mentionner le fait que Robert Berrouët-Oriol se fait le chantre des écrivains haïtiens ou du moins des voix haïtiennes tout comme les auteurs italo-québécois avaient jusque-là privilégié les écrits d'auteurs de leur propre communauté. La transculture fonctionne encore de manière unilatérale entre les cultures d'immigration de départ et la société d'accueil.

Dans les numéros suivants de *Vice Versa*, la littérature va sortir des frontières du seul Québec, avec les numéros 26 et 32 consacrés à la fiction. Le numéro 26 de mai 1989 donne la parole à 20 écrivains de deux continents et de six pays et introduit l'espagnol comme quatrième langue, le Québec y étant représenté par Noël Audet, Gabrielle Poulin, Marco Micone, P.-C. Malenfant et Yves Thériault. Le numéro 31 de novembre/décembre 90, lui aussi consacré aux fictions, fait figure de collage littéraire international, avec des auteurs québécois, français, suisses, italiens ou encore canadiens anglophones, comme Margaret Atwood. Le numéro 34 de septembre/octobre 1991 intitulé « L'empire des périphéries » remet en question la notion de centre/périphéries ainsi que le principe d'assignation de l'identité par la langue : « le titre vient de notre désaffection pour le centre. Dans ce numéro, nous avons voulu publier des auteurs qui se trouvent à la périphérie de leur langue maternelle tout en demeurant hors du centre de leur langue d'écriture. À l'époque des grandes diasporas, nous avons voulu fournir une preuve de l'émergence de cet empire, empire de la périphérie » (Tassinari, dans : *VV*, n° 34, septembre/octobre 1991, p. 5). Le choix de la langue d'écriture est au cœur de la problématique de ce numéro, comme Franco Biondi, écrivain d'origine italienne, écrivant en allemand, ou bien encore Jerzy Kosinski, écrivain d'origine polonaise, écrivant en anglais. La question de la langue d'écriture est à nouveau au centre des préoccupations de *Vice Versa*, mais cette fois en-delà des frontières du Québec.

La ligne éditoriale du magazine est de plus en plus ouverte aux courants esthétiques de la modernité, que ce soit avec le numéro 42 consacré à Antonin Artaud, ou bien le numéro 43, un numéro spécial photo, ou bien encore le numéro 44 consacré à Yoko Ono. Ces derniers numéros donnent au lecteur l'impression d'avoir à faire à un magazine culturel, et non plus transculturel. La perspective du référendum en 1995 au Québec bouleverse les données du magazine transculturel qui se donne un autre axe d'investigation selon le triangle Toronto/Montréal/New York au-delà de tous les nationalismes. Même si l'éditeur de la revue assure vouloir retourner à l'identité hybride de *Vice Versa* des débuts, le principe du trilinguisme est abandon-



né et les articles sont désormais rédigés à 65% en anglais, 30% en français, 5% en espagnol ou italien et tournés vers l'américanité avec ses composantes nord-américaines et sud-américaines. Le chapitre de *Vice Versa* se clôt sur le numéro 53 de l'automne 1996 consacré au Canada et au Mexique.

### **Remarques conclusives**

L'importance du magazine transculturel *Vice Versa*, importance reconnue par tous les ouvrages abordant la problématique des 'écritures migrantes' au Québec, nous semble confirmée par l'analyse des articles à laquelle nous avons procédé. Mais de quelle importance s'agit-il véritablement ? La revue s'est certes construite autour du concept de transculture, en sont témoins les nombreux articles qui ont donné lieu à des débats passionnés, mais elle a été également le lieu de discussions sur l'identité, sur l'identité et la langue, sur les théories postmodernes, sur les théories postcoloniales, sur les effets de créolisation dans la littérature. Bref, elle a accompagné ou devancé tous les discours théoriques ébranlant les discours identitaires, préparant ainsi un terrain propice aux questionnements amorcés dans la foulée des nouvelles données de cette fin de siècle, qu'elles soient politiques, économiques, sociales, culturelles ou littéraires.

Mais a-t-elle été pour autant le lieu d'autonomisation des 'écritures migrantes' ? Oui, au sens où les membres fondateurs de la revue, Caccia, d'Alfonso, et Tassinari, où encore les collaborateurs eux aussi italo-québécois comme Micone ou Ramirez, pour ne citer que ceux-ci, ont été les premiers à réfléchir sur la culture de l'immigré, à inscrire cette culture dans leurs textes, pièces de théâtre ou poésies, oui au sens où des collaborateurs comme Régine Robin ont été les premiers à reconnaître l'hybridité linguistique et culturelle de la parole immigrante, alors que, dans beaucoup d'histoires littéraires faisant l'historique des 'écritures migrantes', Robert Berrouët-Oriol est présenté comme le créateur des notions 'écriture migrante' et 'écriture métisse'. Il s'agit d'un regrettable raccourci qui ne rend pas suffisamment compte de l'importance qu'il faut reconnaître aux concepts migratoires élaborés par les auteurs italo-québécois. Oui, au sens où cette revue a donné la parole à de nombreux intellectuels québécois invités à réfléchir sur les questions d'identité dans ses pages. Oui, au sens où la revue a été le lieu où se sont rencontrés des flux d'idées en provenance de l'Europe ou de la Caraïbe, faisant d'elle le lieu par excellence des transferts culturels. Oui, au sens où la revue ne s'est pas faite uniquement le chantre d'une littérature de l'immigration, mais où elle a aussi su donner une grande visibilité à la littérature québécoise, et à la littérature de manière générale.

La revue *Vice Versa* a su se constituer en espace de réflexion où les enjeux de la modernité, de la mondialisation avec les questionnements autour de la langue et de l'identité, de la transculturation et de l'hybridité culturelle ont été travaillés avec opiniâtreté par les acteurs de l'époque et si la revue a connu un échec, ce fut un échec productif, pour parler avec Régine Robin, comme l'avenir le démontrera.

## Bibliographie

- Biron, Michel/ François Dumont/Élisabeth Nardout-Lafarge, 2007, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal : Boréal.
- Caccia, Fulvio (dir.), 2010, *La Transculture et ViceVersa*, Montréal : Triptyque.
- Chartier, Daniel, 2003, *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec 1800-1999*, Québec : Éditions Nota bene.
- Davaille, Florence, 2007, « L'interculturalisme en revue. L'expérience de *Vice Versa* », dans : *Voix et Images*, vol. XXXII, n° 2 (95), 11-122.
- Dumontet, Danielle/ Frank Zipfel, 2008, (dir.), *Écriture migrante/Migrant Writing*, Hildesheim : Georg Olms Verlag.
- Dupuis, Gilles, 2007, « Redessiner la cartographie des écritures migrantes », dans : *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 10, n° 1, 137-146.
- , 2010, « *Vice et Versa*, dix ans après », dans : *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 13, n° 2, 187-194.
- Harel, Simon, 2004, « La chasse gardée du territoire québécois », dans : *Liberté*, vol. 46, n° 3 (265), 73-87.
- , 2005, *Les Passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal : XYZ éditeur.
- , 2006, *Braconnages identitaires : un Québec palimpseste*, Montréal : VLB éditeur.
- Kwaterko, Józef, 2010, « Ouvrir le Québec sur le monde. La revue *Dérives* (1975-1987) et la transculturation du réseau de sociabilité littéraire au Québec », dans : Lamonde, Yvan/Livernois, Jonathan (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec (Sainte-Foy) : PUL, 97-110.
- , 2011, « Revues culturelles des immigrants haïtiens en diaspora québécoise : conditions d'émergence et quête de légitimité », dans : Ertler, Klaus-Dieter/Löschnigg, Martin/Vökl, Yvonne (dir.), *Cultural Constructions of Migration in Canada/Constructions culturelles de la migration au Canada*, Frankfurt am Main : Peter Lang Verlag, 213-227.
- Mathis-Moser, Ursula, 2010, « La transculture. Une 'invention québécoise' de portée universelle », dans : Lamonde, Yvan/Livernois, Jonathan (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec (Sainte-Foy) : PUL, 49-65.
- Moisan, Clément/Renate Hildebrand, 2001, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec : Éditions Nota bene.
- Moisan, Clément, 2008, *Écritures migrantes et identités culturelles*, Québec : éditions Nota bene.
- Nareau, Michel, 2011, « Introduction : une cartographie des revues culturelles au Québec », dans : *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 2, 2011, 13-20.
- Nepveu, Pierre, 2006, « '*Vice Versa*' ou la déstabilisation des lettres québécoises », dans : Mossetto, Paola Anna (dir.), *Le projet transculturel de 'Vice Versa'*, Bologna : Pendragon, 81-95.
- Robin, Régine, 2006, « '*Vice Versa*', un échec productif », dans : Mossetto, Paola Anna (dir.), *Le projet transculturel de 'Vice Versa'*, Bologna : Pendragon, 67-80.
- , 2011, *Nous autres, les autres*, Montréal : Boréal.
- Tassinari, Lamberto, 1989, « La ville continue. Montréal et l'expérience transculturelle de *Vice Versa* », dans : *Revue internationale d'action communautaire*, vol. 21, n° 61, 57-61.
- , 2006, « Sens de la transculture », dans : Mossetto, Paola Anna (dir.), *Le projet transculturel de 'Vice Versa'*, Bologna : Pendragon, 17-29.
- Wilson, Sheena, 2012, « Multiculturalisme et transculturalisme : ce que peut nous apprendre la revue *Vice Versa* (1983-1996) », dans : *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, 45-46, 261-275.